

ETC



Entre chien et loup : violence sauvage et domestiquée de l'espace social dans l'oeuvre récent d'Emmanuelle Léonard

Le Bien, L'Oeil de Poisson, Grande Galerie, Québec, 26 mars - 25 avril 2010

Police, Galerie Donald Browne, Montréal, 27 mars - 1er mai 2010

Expansion, à la Galerie de l'UQÀM, Montréal, 26 février - 27 mars 2010

Le Tarot de Montréal, Maison de la Culture du Plateau Mont-Royal, Montréal, 2 avril - 2 mai 2010

Christian Roy

Number 91, October–November–December 2010, January 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, C. (2010). Review of [Entre chien et loup : violence sauvage et domestiquée de l'espace social dans l'oeuvre récent d'Emmanuelle Léonard / *Le Bien*, L'Oeil de Poisson, Grande Galerie, Québec, 26 mars - 25 avril 2010 / *Police*, Galerie Donald Browne, Montréal, 27 mars - 1er mai 2010 / *Expansion*, à la Galerie de l'UQÀM, Montréal, 26 février - 27 mars 2010 / *Le Tarot de Montréal*, Maison de la Culture du Plateau Mont-Royal, Montréal, 2 avril - 2 mai 2010]. *ETC*, (91), 51–52.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for Érudit features the word 'érudit' in a bold, lowercase, sans-serif font. The 'é' has a red accent.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

EXPOSITIONS QUÉBEC, MONTRÉAL

ENTRE CHIEN ET LOUP : VIOLENCE SAUVAGE ET DOMESTIQUÉE DE L'ESPACE SOCIAL DANS L'ŒUVRE RÉCENT D'EMMANUELLE LÉONARD

Emmanuelle Léonard, *Le Bien*, L'Œil de Poisson, Grande Galerie, Québec, 26 mars – 25 avril 2010; *Police*, Galerie Donald Browne, Montréal, 27 mars – 1^{er} mai 2010; expositions collectives : *Expansion* à la Galerie de l'UQÀM, Montréal, 26 février – 27 mars 2010; *Le Tarot de Montréal*, Maison de la Culture du Plateau Mont-Royal, Montréal, 2 avril – 2 mai 2010

Ce n'est pas en fonction des circonstances de leur genèse ou de leurs regroupements que seront situées ici les unes par rapport aux autres les œuvres présentées au début de 2010 par la photographe Emmanuelle Léonard (Prix Pierre-Ayot 2005) dans des expositions personnelles et collectives à Montréal et à Québec, mais bien transversalement, sur la scène primitive intemporelle qu'elles configurent. Par leur exploration des tensions de l'espace public autour du lieu géométrique où la force légitime des institutions a partie liée avec une autre force plus chaotique qu'elles ont mission de juguler, ces œuvres permettent d'entrevoir la matrice anthropologique du lien social garant de la culture, en sa proximité du naturel qu'elle chasse et qui n'a de cesse de revenir au galop. Nous sommes ici sur le territoire du mythe, et c'est sous cet angle qu'on abordera les œuvres en question, en commençant par celle qui peut paraître la plus modeste et excentrique, mais qui nous fournira la clé des autres.

La contribution d'Emmanuelle Léonard au *Tarot de Montréal*, exposition montée par Marie-Claude Bouthillier qui assigna l'illustration de chacun des 22 arcanes majeurs du Tarot de Marseille à un artiste québécois différent, fait directement référence à son cycle de photos *L'Annonciation* (2008), où les âpres réalités carcérales s'inscrivaient dans une symbolique religieuse aussi explicite que déroutante. Une louve y tenait le rôle de la Vierge Marie dans une maison construite dans l'enceinte d'un pénitencier de femmes, afin de permettre aux plus méritantes d'y recevoir leur famille. L'allusion au mythe fondateur de Rome doublant ce langage chrétien s'épanouit dans le photomontage par lequel Léonard illustre la XVIII^e lame, celle de la Lune, en plaçant son disque au-dessus d'un pénitencier à barbelés comme arrière-plan d'un petit bois où deux chiens-loups errent au bord d'un lac. Or on sait que la Lune a pour déesse Diane, chasserresse accompagnée



de chiens, et que cette vierge farouche du panthéon romain sera néanmoins assimilée à une déesse de fécondité : la Diane d'Éphèse, ville d'Asie Mineure où fut d'ailleurs définie par un concile, en 431, la maternité divine de la Vierge Marie. Diane était déjà vénérée comme patronne des femmes enceintes et des jeunes mères près du lac de Nemi, où son prêtre gardait constamment de son glaive un arbre sacré en attendant le jour où un esclave fugitif arriverait à le tuer et à lui succéder comme Roi du Bois, avec pour seul privilège d'être constamment exposé à être tué à son tour en toute impunité. La violence fondatrice de la cité trouve alors en ses marges sauvages consacrées à Diane un exutoire et un miroir où elle n'apparaît pas encore bien distincte de celle du crime. L'œuvre récent d'Emmanuelle Léonard peut être compris à partir de ce lieu mythique de la commune origine de la violence légitime et de la violence sauvage qu'elle réprime – un lieu où « l'homme est un loup pour l'homme » (Hobbes) et le hurle à *La Lune*, mais qui n'est jamais loin de celui de leur intersection concrète dans notre civilisation : l'institution judiciaire, policière et pénitentiaire.

Léonard s'ingénie ainsi à documenter le regard méthodiquement détaché que porte celle-ci sur la violence spontanée qui éclate sur son propre terrain, là même où le contrôle social est censé la bannir. Dans *Homicide*, 44 photos de la cellule où un prisonnier a tué son codétenu étaient disposées sur quatre tables, avec un plan d'ensemble à L'Œil de Poisson. Celles-ci étaient empilées dans une boîte pour être montrées et manipulées avec des gants, sur demande, par l'artiste ou son galeriste Donald Browne. Cette dernière

formule reproduisait l'expérience « clinique » de la manipulation des Archives du Palais de Justice de Québec, où Léonard put faire numériser ces pièces à conviction d'une affaire classée. Elle employa la même méthode pour produire sa contribution à l'exposition *Expansion*, du 40^e anniversaire de l'UQÀM, regroupant des artistes qui y sont liés. Ce grand cahier de papier glacé tiré à 1 000 exemplaires empilés à l'intention des visiteurs rassemble, sans guère d'autres commentaires que la date : le 8 mai 1984, 50 clichés de police pris sur les traces du caporal Denis Lortie suite à son attentat contre l'Assemblée nationale, à partir de la base militaire de Carp près d'Ottawa, d'où il avait apporté ses armes. Il est possible de considérer ces deux œuvres comme un genre de diptyque, si l'on s'avise qu'outre la méthode et la thématique qu'elles partagent, elles sont unies comme les deux moitiés complémentaires d'une reconstitution de la violence fondatrice du bois de Nemi, où crime et souveraineté ne font encore qu'un. D'un côté, on retrouve la rivalité mimétique (René Girard) entre deux criminels mis au ban de la société, brutale épreuve de force en huis clos où l'un doit mourir pour faire place à l'autre. De l'autre côté, la violence légitime de l'armée, gardienne du corps politique, est retournée contre le lieu où l'affrontement ritualisé des partis rivaux alternant au pouvoir permet l'élaboration de la loi qui assure la paix sociale par le monopole étatique de la violence, exercé seulement contre ce qui le menace. Léonard nous montre donc les traces sanglantes du court-circuit par lequel la violence explose au cœur même de l'ordre public de la souveraineté censée la conjurer. Par son geste, un soldat voué à sa défense



Emmanuelle Léonard, *Journal Assemblée nationale*, page couverture, 2010. 32 x 36 cm.

transforma provisoirement les institutions politiques et militaires en lieux du crime, relevant d'abord du drame privé, mais pas uniquement : le caporal n'avait-il pas occupé un moment le trône royal du président de l'assemblée qu'il avait voulu exterminer, tel un nouveau roi du bois de Nemi ramenant la souveraineté à la violence de ses sources archaïques ?

La contestation, cette fois publique, de la violence légitime et de la souveraineté étatique la sanctionnant fournit leur contexte à quatre portraits monumentaux de gardiens de la paix, exécutés en 2009 à l'occasion des manifestations de la Journée internationale contre la brutalité policière. Celles-ci semblent faites pour provoquer ce qu'elles dénoncent en cette date hautement symbolique du 15 mars : les « ides de mars » du calendrier romain, dont Jules César s'était fait prédire de se méfier, et où il tomba effectivement sous les coups d'opposants au nouveau régime de souveraineté que son meurtre contribua néanmoins à consolider. Dans le nouveau régime canadien de la Charte des Droits et libertés, la personne se voit accorder (depuis le verdict de la Cour suprême, en 1998, à l'encontre du photographe Gilbert Duclos qui avait croqué une passante à son insu pour le magazine *Vice Versa*) une souveraineté inaliénable sur son image, même dans l'espace public. Dans *Police*, Léonard a donc fixé sa caméra sur les seuls participants à cette manifestation qu'elle pouvait encore librement photographier, soit les agents de l'escouade anti-émeute chargés de la contrôler dans l'exercice de leurs fonctions, dont attestent les numéros d'identité apparaissant sur leurs casques; c'est leur anonymat qui autorise paradoxalement

à représenter les visages des policiers, puisque ceux-ci ne sont pas des membres du public, mais ses bornes vivantes. C'est pourquoi le visage de chacun est figé dans le masque de sa *persona* sociale d'agent de l'ordre, rendant présente la force publique sous des traits valeureux qu'on dirait empruntés à la statuaire officielle des souverains. Ce n'est plus que dans la visière panoramique de leurs casques de preux chevaliers que l'espace public (même celui reflété devant l'édifice Belgo où les galeries accueillent en privé le regard personnel des artistes) peut devenir visible et prendre corps à même le panoptique qui le balise de sa surveillance au nom de la sécurité publique.

La subjectivité des citoyens aspirant à servir autrui en joignant les forces de l'ordre est mise en scène dans le format objectivant des *mug shots* de criminels ou de suspects dans l'installation vidéo où sept étudiants du Collège de la Police de Finlande à Tampere expliquent *La Motivation* qui les y a amenés. La traduction simultanée en français de leurs témoignages livrés en finnois confère la voix de l'autorité à ces édifiantes professions d'engagement pour *Le Bien public*. Le contraste avec la contestation de la brutalité policière et la violence endémique au système pénitentiaire dans les mêmes expositions n'en est que plus frappant, et suggère la continuité refoulée d'une secrète dialectique entre le monopole public de la violence et ses manifestations dissidentes ou déviantes. L'autre série issue du séjour de l'artiste en résidence du CALQ aux studios Tapiola d'Espoo en banlieue de Helsinki, fin 2009, *Snowmobile Rehearsal*, documente en trois photos un exercice de répétition réaliste d'un accident de motoneige dans une forêt

de Laponie. Tant l'intensité dramatique de l'urgence mobilisant l'ensemble des corps policiers (des douaniers aux secouristes) que le calme immarcescible de l'environnement hivernal sont trompeurs, surtout lorsque ce cadre naturel de l'événement social est présenté séparément comme un paysage vierge, ainsi que sa photo l'a été à Montréal. Le détachement de l'appareil photographique fait ressortir celui de l'appareil judiciaire et policier comme une distance artificielle qu'instaure la société pour protéger l'être humain de sa nature sauvage, même si cette violence fondatrice de la culture en participe encore. Au-delà du cercle polaire en hiver, alors que le jour sourd à peine entre chien et loup, l'évidence de telles polarités s'exacerbe et s'estompe tour à tour, comme à l'orée du bois de Nemi. Mais ici, à l'inverse du décor de *La Lune*, leur mise en scène sociale laisse deviner dans la forêt l'arrière-plan d'une scène primordiale où elles s'étaient depuis la nuit des temps, à peine entamée par l'éclat violent qu'y projettent les lumières de la civilisation. Accommodé à ces zones d'ombre, le regard d'Emmanuelle Léonard y pénètre plus avant, ignorant tout partage facile entre le clair et l'obscur, l'archaïque et l'actuel, l'art et la vie.

Christian Roy

CHRISTIAN ROY, historien de la culture (Ph.D. McGill, 1993), est l'auteur de *Traditional Festivals. A Multicultural Encyclopedia* (ABC-Clio, 2005), ainsi que de nombreux articles scientifiques. Il anime avec le psychanalyste Karim Jbeili un séminaire multimédia de réflexion sur l'anthropologie historique du monde contemporain. Ancien collaborateur régulier du « magazine transculturel » *Vice Versa* (1983-1997, anysofts.com/vicerversaM), il fait maintenant partie du conseil d'administration de la Fonderie Darling, centre d'arts du Vieux-Montréal.

